

## Des contes <sup>1</sup>

Dans une longue réplique à l'auteur de *La Langue française au Canada*, Jules Fournier déclarait que « Le grand mal canadien, c'est le mal de l'à-peu-près ». Quiconque ne connaît pas M. de Montigny pourrait croire, en lisant son dernier volume, qu'il a voulu prouver par des textes à lui que lui, du moins, n'est pas atteint de ce mal. Mais ses familiers se garderont bien de rabaisser son mérite aux proportions d'une vulgaire gageure, parce qu'ils le voient tel qu'il est, délicat et réfractaire par nature à toute forme de débraillé, à plus forte raison au débraillé littéraire. L'impression qu'il nous laisse, c'est celle d'un écrivain scrupuleux qui a composé ses contes comme on écrivait au grand siècle, à loisir, en remenant ses sautes d'intuition et les caprices de l'improvisation au foyer d'une objectivité lucide.

Arrêtons-nous d'abord à l'avant-propos, véritable « discours » dédié par l'auteur à son petit-fils, et dont celui-ci aura sujet de s'enorgueillir quand il aura l'âge de discrétion. Heureux enfant, heureux jeune homme, dont l'avenir est salué de considérations aussi judicieuses que bien tournées! Qui sait? Cette marque d'attention le prédestine peut-être déjà à une brillante carrière dans les lettres. D'autre part, le prétexte ou l'occasion importe peu en l'occurrence: M. de Montigny est coutumier de ces amples préfaces où il aime à faire le point de son esthétique tout en semant quelques idées de prédilection. Ce sont des pièces d'éloquence, et il suffit d'en commencer la lecture pour continuer d'instinct à voix haute avec gestes à l'appui. Cela n'a rien que de très naturel dans un pays où Calliope est la plus choyée des Muses. Éloquence contenue et, même dans ses élans les plus spontanés, impeccablement académique. En tout cas, cette fois, le grand-père confie à son petit-fils, de manière que chacun puisse en faire son profit, les raisons pour lesquelles il cultive ce genre, illustré par les plus beaux noms de la littérature française.

(1) *Au pays de Québec — Contes et images*, de Louvigny de MONTIGNY, 1 vol. aux Éditions Pascal, Montréal.

Nul sujet, insistons-y, ne répugne au conte, et les grands écrivains que nous avons nommés, entre des centaines d'autres, ont employé ce genre familier pour exposer, en bref et en vives couleurs, à peu près toutes les situations où les hommes et les femmes — et les enfants — peuvent se rencontrer. Il se transpose à tous les tons et à tous les temps, se plie à toutes les circonstances, s'adapte à toutes les conditions, se trame sur les événements les plus légers ou les plus mémorables . . .

Que nos jeunes auteurs pratiquent donc le conte et se fassent ainsi la main en vue d'œuvres plus robustes, Ils ne risqueront pas dans un coup d'essai l'amère déception qui suit la chute d'une œuvre de longue haleine. Sans compter qu'il est des fours auxquels un écrivain ne survit qu'à grand'peine, tandis que tous peuvent se relever d'un conte manqué en en publiant d'autres, jusqu'au succès marqué par « un fin bibelot qui suffirait à faire briller leur nom, en avivant du même coup l'éclat de nos jeunes lettres ».

Pour suppléer aux sujets de guerre complètement absents du volume, l'auteur évoque en termes vigoureux le caractère du second conflit universel et l'atroce danger que le monde a couru.

Pour ce qui est des contes de M. de Montigny, il n'en est pas un qui ne soit conçu sous le signe d'un astre bienveillant et exécuté d'une main ferme et artiste. De « fins bibelots » assurément, et d'une agréable variété. Les avis se partageront sans doute sur leurs mérites respectifs. Une chose sûre, c'est qu'il n'y en a pas de banal et qu'aucun ne dépare l'ensemble. Quelques-uns sont teintés d'émotion, d'autres frisent la gouaille normande. Au moins un (*Collision*), d'une truculence macabre, rejoint le goût de l'école naturaliste. De tous se dégagent des physionomies qui s'imposent moins par leur propre relief que par la vie du récit, la couleur du milieu et les liens de parenté que nous nous découvrons avec eux. Ainsi en est-il d'Étienne-Armand Ducart (*L'Ane de Buridan*), fonctionnaire retraité depuis peu et célibataire, qui ne sait pas doser le désœuvrement de son nouvel état de vie, faute d'avoir cultivé un de ces arts ménagers, par exemple, qui entretiennent l'élasticité physique et mentale quand sont épuisées les ambitions d'une carrière. Rien de plus maigre que la matière de ce conte, mais en même temps rien de plus habilement soutenu dans l'exécution: une chambre

à restaurer, celle de Ducart, dans l'appartement d'une sienne cousine qui lui sert de ménagère. Après avoir longtemps hésité entre différents papiers tentures, il en choisit un mais n'en achète pas assez et, quand il retourne chez le décorateur, il n'en reste plus. Ni là, ni chez le fabricant, ni nulle part. L'indécision de Ducart donne lieu à des démarches sans nombre, à des attermolements, à des déconvenues et à des sursauts d'espoir qui ne riment à rien, mais qui forment « un enchaînement de complications à sa taille » et constituent une satire réussie de l'esprit routinier et tâtillon que des malins attribuent aux fonctionnaires.

Le colonel Chambolon de *la Dernière rose*, qu'une blessure reçue dans la guerre de 1914 contraignit d'abandonner son greffe de notaire, vit avec un fils, sa belle-fille et leurs trois enfants. Il se console de la froideur malveillante de sa bru dans les enchantements de la floriculture, dont il s'efforce d'inculquer le goût à l'aîné de ses petits-enfants, plus sensible que les autres et plus accessible au culte dont il vit lui-même. Forcé, certain matin d'octobre, de prendre le chemin de l'hôpital d'où il sait qu'il ne sortira pas vivant, le brave colonel se refuse la joie de cueillir la dernière rose, qui « restera au jardin décrépit, pour y terminer sa carrière et colorer le souvenir que le jardinier proscrit emportera du royaume de verdure où restait son cœur. L'infirmière attentive vit que son patient pleurait. Sans un mot, elle le tira doucement vers la voiture ? ».

Refusant de se rallier à la République et cherchant un pays où les traditions aient encore un prix, le vicomte de Bouteville est venu avec sa fille Éléonore habiter Québec. Il fait belle figure dans la société de cette ville, Il y trouve même — aubaine inespérée — un aspirant à la main d'Éléonore dans la personne d'un notaire Saint-E., dont le penchant à l'oisiveté et à la bohème est religieusement respecté du public et qui, pour cette raison, est à la recherche d'une dot, même la plus hypothétique. Le clou des fiançailles sera un haut-brion rouge dont un fût avait été présenté par le marquis de Caillenave de Gravensac à Éléonore, le jour de sa naissance, avec la dédicace « A ma nièce, pour le jour de son mariage ». Lors du départ pour le Canada, le fluide précieux avait été embouteillé par un spécialiste avec une

« étiquette aux armes du marquis ». Malheureusement, les vicissitudes du transport et de l'émigration, compliquées d'un vieillissement démesuré, ont rendu imbuvable ce prétendu nectar, auquel on n'avait pas goûté avant de le servir. Le vicomte meurt le lendemain de sa déconvenue et de celle de ses distingués convives, et la terne Éléonore entre au cloître. C'est sur cette note mélancolique que se termine le conte intitulé *De la coupe aux lèvres*.

On sait quel lourd tribut le feu prélève chaque année sur l'une de nos plus belles richesses, la forêt. Dans une courte monographie qui tient du reportage, mais d'un reportage relevé d'émotion, M. de Montigny évoque les débuts pénibles du colon, ses progrès sur les robustes essences végétales, puis les cultures qui fécondent les clairières, les paroisses qui s'ébauchent, l'église, l'école . . . Mais un jour, la main d'un imprudent ou d'un criminel laisse tomber une allumette enflammée, un chasseur ou un prospecteur éteint mal son feu, et c'est une conflagration qui dévaste des régions entières, ruinant le capital de tout un canton et les espoirs d'une génération. La justesse d'accent, la fidélité de la peinture, la sollicitude intense donnent un sombre relief à cet essai sur le terrible fléau et nous font toucher du doigt la désolation consécutive à un incendie de forêt.

Dans un autre ordre d'idées, toute une partie de notre littérature, qui reste invinciblement populaire, est consacrée à ce qu'on peut appeler le merveilleux canadien. Plusieurs de nos écrivains, dont Faucher de Saint-Maurice, Pamphile Lemay, Louis Fréchette et Henri Beaugrand, ont traité avec prédilection les thèmes qui se rattachent au fond de nos légendes et de nos superstitions. Qui ne se rappelle les récits fantastiques qui venaient hanter notre sommeil d'enfant après avoir défrayé les propos de la veillée! A la source de ce surnaturel de pacotille se retrouvent infailliblement les phénomènes les plus banaux: effet lunaire, plainte du vent la nuit, jeu d'une charnière mal assujettie, battement d'aile d'un oiseau désesparé, chiffon de papier à la dérive, frémissement des feuilles sous la brise, prestige ténébreux d'une maison abondonnée, mouvements inusités de quelque bête ou espiègleries d'un loustic. Autant de prétextes à intervention diabolique dans les affaires de certains mauvais

sujets. Au reste, les loups-garous, les lutins, les feux follets, la chasse-galerie, les bêtes à grand'queue et les revenants de tout acabit ne surgissent d'habitude que dans une atmosphère embuée d'alcool, alors que les sens inclinent à affubler les êtres et les choses de formes insolites sinon franchement monstrueuses. Comme nous tous, M. de Montigny se délecte à ces créations de l'imagination populaire, qui comptent encore chez nous nombre de croyants et de demi-croyants. *Le Rigodon du diable*, *Un loup-garou*, *Le Réveillon aux morts*, *Un fantôme* constituent le tribut de son scepticisme aux visions de nos pères.

C'est là surtout qu'il s'est appliqué à rendre l'accent du langage canadien de tous les jours, saisi au hasard des promenades, mais de préférence, croyons-nous, parmi les braves gens de la Gatineau et de l'Outaouais. Plusieurs de nos compatriotes s'insurgent contre la transposition dans la littérature de notre parler familier, sous prétexte qu'on déprécie de la sorte toute la race. Il est vrai que la reproduction trop fidèle, et surtout trop soutenue, du vernaculaire peut devenir irritante. D'autre part, c'est ce que goûte le plus chez nous l'étranger qui entend le français. Et puis, quel est celui d'entre nous qui n'a pas savouré à son contact, chaque fois que l'occasion s'est présentée, les modes d'expression de nos habitants et de nos artisans? Qui n'a pas éprouvé le besoin d'en noter les termes et les tours les plus piquants ainsi que certaines bizarreries de prononciation? Qu'on le veuille ou non, les formes dialectales des différentes régions sont une manifestation de l'âme collective, et nos arrièrepetits-enfants seront reconnaissants à nos conteurs d'en avoir fixé, en quelque sorte phonographiquement, les imperfections et les déformations. Dans ces contes et images » certains mots et la prononciation de certains autres nous ont paru étranges, mais, n'étant pas spécialiste en la matière, nous préférons nous en remettre à l'auteur car l'agencement des thèmes révèle de sa part un souci d'exatitute qui s'accommoderait mal d'une documentation de seconde main. D'ailleurs, ce vocabulaire et cette phonétique varient insensiblement d'une région à l'autre et il faut faire la part des préférences locales. C'est dans *Le Loup-garou* que les patoiseries ont le plus d'allant, de verve incisive et de vérité

rythmique. On se croirait revenu aux beaux jours de Jos. Violon, « sacatabi, sacataba », mais avec quelque chose de plus corsé et de plus soigné dans le dialogue, pour ne rien dire du récit même, dont le style est plus châtié que celui de Louis Fréchette.

On peut se demander s'il y a vraiment lieu de signaler au lecteur, au moyen de petites capitales, les mots et locutions du terroir canadien. C'est là une excellente façon d'inviter les profanes à consulter le glossaire dressé par l'auteur et logé à la fin du volume. D'un autre côté, ces particularités de langage cadrent avec le caractère des personnages et devraient s'y fondre sans être soulignées. Elles garderaient alors toute leur ingénuité, et le naturel y gagnerait en ceci qu'on ne se rappellerait pas à chaque avertissement que ces types existent moins par eux-mêmes que par la volonté d'un homme cultivé, trop soucieux de nous fixer sur leur pittoresque. Pour notre part, nous conserverions le glossaire, mais en supprimant l'appareil de signalisation typographique qui lui fait pendant dans le texte.

La trame des différents contes, d'habitude assez légère, se prête fort bien à un procédé qu'affectionne M. de Montigny et qui consiste à y glisser, en guise de thème secondaires, quelques données particulières sur tel ou tel aspect de l'activité humaine. Ceux, et surtout celles, qui lisant un conte « pour l'histoire » ou pour le mot de la fin, trouveront peut-être longues ces leçons de choses, mais les lecteurs réfléchis ne manqueront pas d'en goûter le cachet graphique et la terminologie précise. Ici, c'est le traitement des vins et les soins qu'ils requièrent pour ne rien perdre de leur vertu et de leur bouquet. Là, c'est l'atmosphère que crée une intervention chirurgicale pratiquée d'urgence à domicile. Ailleurs, il s'agit de théosophie, *Le six-pailles*, « mots formé de cinq ou six couches de viandes différentes, de boucherie, de basse-cour et de venaison, séparées l'une de l'autre par autant d'abaisses de feuilletage », évoque tout un paradis gastronomique capable de ramener à la jouissance inoffensive des plaisirs de la table le plus quinteux des dyspeptiques.

*Casse-tête* est une étude en si bémol majeur sur les détours et les retours de courants généalogiques qui s'entrecroisent pour donner le démenti à certaines disparités sociales plus

apparentes que réelles. Le snobisme y reçoit incidemment la pointe d'une satire à peine perceptible. *La dernière rose* renferme des notions de floriculture et nous pousse implicitement vers cet art charmant, attendu « que les roses et le plus humble réséda remplissent un important office, tout comme les betteraves et les salsifis, et que l'âme a besoin de parfums, de nuances, de fraîcheur et de beauté, autant que le corps requiert de vitamines et de sucres végétaux ».

Dans *l'Acquittement de conscience*, le frère Jules, enchaînant sur quelque maxime de La Rochefoucauld, conclut, mais sans conviction, à la nécessité de ne pas se créer d'obligation, vu les « conséquence malencontreuses » que la gratitude entraîne.

\* \* \*

Voilà décidément un beau livre, dont la marque restera dans nos lettres. Dont la marque restera par un ensemble de qualités plus extérieures qu'intérieures, qui tiennent à la nature des sujets, — « ces humbles sujets à ma portée », nous dit trop modestement l'auteur, — mais n'en constituent pas moins une œuvre d'un rare équilibre. Il est bien vrai qu'on n'y trouve pas de situations exceptionnellement dramatiques, point de ces crises morales qui broient les consciences, point de ces âpres décrets du destin qui torturent la chair et déchirent les âmes. Du reste, le genre en soi ne se prête pas à tant de gravité. Non, si l'on excepte *le Matelot*, *Feux de forêt* et *l'Imprévu*, ce sont plutôt les à-côtés cocasses de la vie, les déconvenues bénignes, les menus quiprosos et les avatars du train-train quotidien, de simples travers humains ou de plaisantes mystifications, qui forment comme la matière première du conte. Sur cette matière première, ou sur ce fond, l'auteur projette des traits satiriques feutrés de bonhomie, des ébauches de maximes, des observations de pur bon sens, des notions de la vie pratique et, ici et là, quelques paradoxes. Le tout baigne dans l'atmosphère d'un scepticisme aimable qui sourit de loin au dogmatisme comme à un ami ancien et vénéré auquel on pardonne ses rigueurs.

Bien qu'elle ne soit pas absente de l'œuvre, la sensibilité y joue cependant un rôle secondaire, et l'auteur, chez qui le côté intellectuel prédomine, aime mieux nous conduire dans les sentiers fleuris où il se complaît que de secouer notre être affectif. Il le fait avec un certain détachement qui révèle l'homme de goût en même temps que le souci de ne pas brusquer notre propre goût.

Comme le conte est surtout pour M. de Montigny prétexte à deviser avec des amis absents, l'entrée en matière est large, comme sont larges d'ailleurs le traitement des thèmes, la phrase et l'enchaînement rythmique. Nous disions en commençant que l'avant-propos du recueil est une pièce d'éloquence. Il y a plus, car cette veine se soutient dans toute l'œuvre. Sous quelque angle qu'on l'envisage et dans quelque développement qu'on la scrute, cette prose est d'allure périodique et oratoire. Quand la phrase s'abrège, ce qui n'est tout de même pas si rare, on dirait que c'est à regret et comme pour sacrifier à un engouement déplorable de notre époque.

Quand au choix des mots, non seulement le sens en est-il rigoureusement contrôlé, mais ils sont véhicules de poésie et de musique, et l'on sent que leur valeur phonique et leur convenance dans le dessin général ont été soigneusement pesées. Il est à noter, toutefois, que, contrairement à d'anciennes tendances, M. de Montigny vise ici plus au mot juste qu'au mot rare, plus à l'épithète qui peint qu'à celle qui éblouit et que, sans repousser certains effets, il n'est ni à leur poursuite ni à leur merci. Mais à l'occasion, il aime à nous gratifier de quelque terme plus particulièrement savoureux puisé dans cette gamme verbale finement nuancée qu'est le français. Chez nous, plusieurs mots et locutions d'usage courant donnent gentiment la main, par-delà les siècles qui les sacrifièrent, à des frères et à des sœurs qui fleurissaient au temps de Montaigne, de Ronsard ou de Saint-Simon. Il est bon que les écrivains du pays consacrent la séduction et la jeunesse qu'ils ont gardées dans notre parler.

*Au pays de Québec* est un livre écrit comme on n'écrit pas souvent au Canada. Est-il sentiment de sécurité comparable à la certitude, acquise dès les premières pages d'un ouvrage, que l'auteur restera jusqu'à la fin fidèle à sa pensée,

à la grammaire et à nous, qu'il ne négligera rien pour donner au texte imprimé ce qui en fait le charme et la noblesse. La longivité d'un livre est impossible à déterminer. Aussi ne saurait-on prendre trop de soins pour le transmettre à la plus lointaine postérité aussi pimpant et aussi parfait que possible. A la minutie avec laquelle il a produit son livre, au double point de vue style et présentation matérielle, on voit que M. de Montigny est un fin bibliophile. Signalons aussi que chaque conte est rehaussé d'une lettrine, d'un dessin et d'un cul-de-lampe dus à la jeune et brillante artiste outaouaise, Raymonde Gravel. Et félicitons les Éditions Pascal d'avoir si bien secondé l'auteur dans son souci de perfection.

LOUIS-PHILIPPE GAGNON.

## Les livres

JOAN BENNETT. *Comment se faire belle*. 47 illustrations. Collection petit format. Les Éditions Modernes, Montréal.

Jézabel et toutes les filles d'Eve occupées aux soins de la beauté passagère, auront avantage à lire ce petit ouvrage; de même, les Narcisses ou les Zootsuiters. «Que de peines on se donne pour se préparer des regrets!» Tout de même il faut envers notre frère le corps, une certaine charité... Recettes de cuisine esthétique à lire, en chemin de fer, ou dans un interminable voyage d'autobus.

BOB.

*Hérauts* (1944-1945). Volume illustré de 160 pages en vente partout et à Fides, 25 est, rue Saint-Jacques, Montréal-1, P.L. 8335, au prix de \$1.00. Par la poste: \$1.15. On peut aussi donner des abonnements à *Hérauts* pour l'année en cours au prix de \$0.60.

Au Canada, comme aux États-Unis, on mène une campagne vigoureuse contre la littérature malsaine où les héros sont des bandits, des meurtriers ou encore des monstres terrifiants. Mais signaler le danger ne suffit pas. La jeunesse réclame des illustrés. Aux «comics» corrupteurs, il a donc fallu substituer des illustrés sains, éveilleurs d'idéal et de dévouement. C'est ainsi que naquit *Hérauts*, magnifique mensuel illustré en couleur où passent tour à tour les grandes figures de l'histoire avec de ravissantes historiettes ou adaptations de fables. On a réuni en album les 10 numéros de la dernière année.

N. E. L.